JACQUES FABBRI

être saltimbanque

un homme et son métier / le théâtre

ROBERT LAFFONT

un homme et son métier

Un homme n'est jamais plus passionnant que lorsqu'il parle de son métier, pour peu que ce métier ne soit pas de hasard et qu'il ait réussi à s'y exprimer et à s'y accomplir. D'autre part, rien n'est plus mystérieux que le métier d'autrui : on imagine mal ce que l'on peut y faire et même en quoi il consiste. Cette collection se propose de donner à des professionnels, quels qu'ils soient, l'occasion de réfléchir à haute voix sur le métier qu'ils exercent et sur leur place et leur fonction dans la société. Elle espère ainsi faire tomber quelques-unes des murailles où chacun s'enferme et contribuer à une meilleure circulation des expériences et des idées.

Titres parus

ROBERT LAFFONT
éditeur

EDDY MERCKX
coureur cycliste

LÉON ZITRONE
téléjournaliste

MAURICE COUTOT
généalogiste

RENÉ DUMONT
agronome de la faim

CLAUDE MICHELET
agriculteur

HUSSEIN DE JORDANIE
mon métier de roi

CLAUDE PARENT
architecte

(Voir le deuxième rabat.)

4L

UN HOMME ET SON MÉTIER
Collection dirigée par Hortense Chabrier

8° G
20146
(22)

50

92
26

JACQUES FABBRI

ÊTRE SALTIMBANQUE

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

DL-07-04-1978-09317

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Éditions Robert Laffont, service « Bulletin », 6, place Saint-Sulpice, 75279 Paris-Cedex 06. Vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part, leur bulletin illustré, où, chaque mois, sont présentées toutes les nouveautés que vous trouverez chez votre libraire.

© Éditions Robert Laffont, S. A., 1978

Le défaut de nos Français :
« Toujours faire de petites chansons sur les grandes affaires et de grandes dissertations sur les petites. »

BEAUMARCHAIS
(Fin de la préface du *Barbier de Séville*)

« La culture, c'est de ne plus avoir peur de la mort. »

Un Breton (Les Conteurs.
Émission T. V.)

On peut dire de moi n'importe quoi mais j'aime que ce soit long.

Salvador DALI

1

PLAIRE

Lorsqu'on a choisi de parler de son métier, on est amené à parler de soi-même. Je suis comédien ; je vends mon visage, ma démarche, ma manière de respirer : je me vends. C'est le métier le plus impudique et, paradoxalement, c'est pour cela que j'aurai beaucoup de pudeur à parler de moi.

Chaque soir, on me paie pour que je fasse partager à mon prochain, assis là, dans la salle, dans l'ombre, alors que je suis, moi, debout sur une estrade, devant lui, en lumière et en costume de lumière, des émotions que je n'éprouve pas ou peu. Les putains font aussi ce turbin-là mais les putains ne livrent rien d'elles-mêmes car elles n'aiment pas leur « client ». Nous autres comédiens, nous livrons tout de nous car nous pouvons difficilement travailler sans vous aimer : spectateurs, public, prochain, ou clients. Les putains reçoivent leurs pratiques dans un alvéole. Elles font d'une partie de leur corps quelque chose d'anonyme : un outil de travail. Elles subissent certaines déformations physiques professionnelles comme tout arti-

san : les putains se fanent, les intellectuels se voûtent, les bijoutiers deviennent myopes, les policiers insensibles, les virtuoses de la guitare n'ont plus des mains mais des crabes agiles au bout des bras, les acteurs comiques ont des rides.

Un soir des années 60 (je devais jouer *La Grande Oreille* au Théâtre de Paris), tous les comédiens de France avaient donné leur participation à un mouvement de solidarité en faveur des rescapés et des victimes de l'effondrement du barrage de Malpasset près de Fréjus. Après un petit discours à l'entracte, destiné à émouvoir les porte-monnaie, nous fîmes la quête et l'argent recueilli fut remis au président du comité de cette œuvre, la nuit même, dans un studio de la télévision, rue Cognac-Jay, et devant les caméras. A une heure du matin, il y avait là, toutes les têtes d'affiche du théâtre parisien, sortant de scène, encore maquillées, épuisées par l'effort : une vraie cour des miracles ! Des grimaces fixées dans la peau et le maquillage, une centaine de masques pour faire rire et pour faire pleurer qui n'avaient pas eu encore le temps de retrouver leur équilibre de rides diurnes. J'ai eu très peur, j'étais l'un d'eux.

Il y a tout à dire de ce métier essentiel, fondamental... il y aurait peu à dire de moi, si ce n'est cette chose essentielle, fondamentale, qui a fait de moi un acteur de théâtre : je suis timide. La timidité, je connais ! Je n'ai jamais de ma vie abordé une femme qui ne m'ait été présentée. En fait, j'ai peur de tout : des coups, de la maladie, de la police, des voyous, du public. J'ai reçu des coups, j'ai été malade comme tout le monde, j'ai eu à faire avec la police, je me suis colleté avec des voyous et tous les soirs « je vais au public », le tout en faisant semblant de n'avoir peur

de rien, en jouant le jeu. Le personnage historique le plus cher à mon cœur est sans nul doute le grand Turenne qui aurait dit, au cœur d'une bataille, s'adressant à lui-même : « Tu trembles, carcasse, mais tu trembleras encore plus quand tu sauras où je vais te mener tout à l'heure ! » Un ami cher à mon cœur, Henri de Turenne, descendant du précédent et responsable à la télévision de grandes émissions historiques, m'a dit, pendant que nous écrivions ensemble un épisode des *Évasions célèbres,* que peut-être la phrase n'a jamais été prononcée ! Cela pose le problème des « mots » de personnages illustres. Un personnage, illustre ou non, « fait des mots » plusieurs fois dans une vie, dans une journée même. Si celui qui entend le mot n'est pas lui-même une personnalité notoire ayant accès à la chose écrite ou radiophonique, c'est comme si « l'illustre » n'avait rien dit. Qui a pu transmettre le « mot de la fin » de Malherbe : « Je m'en vais ou je m'en vas, l'un ou l'autre se dit ou se disent. » C'est toute la question et elle est sans réponse. D'ailleurs les « mots de la fin » ont pour nous autres, gens de théâtre, un intérêt particulier. Nous essayons toujours d'en trouver un au moment du « rideau », le mot rideau étant lui aussi un mot de la fin et même le mot de la fin. Oscar Wilde, phtisique, (le mot lui-même a fait une fin remarquable, remplacé par le terme technique et moins galopant : « tuberculose ») aurait dit en mourant dans une chambre d'hôtel à Paris « décorée » d'un horrible papier au mur : « Ce papier est trop laid il faut que l'un de nous deux disparaisse ! » Quel compère, quelle commère ont eu l'impudence de transcrire ce « mot » dans leurs « potins » ?

Revenons à la timidité et aux timides. Si vous voulez bien emprunter le même parachute que moi, nous allons atterrir dans les années 1943-1944 de mon adolescence. J'étais alors élève au lycée Buffon, dans le 15e arrondissement, un arrondissement où j'ai passé vingt-cinq ans de ma vie et qui ne manquait pas de charme avant d'être transfiguré par les promoteurs pour devenir aussi laid que Monte-Carlo. Le lycée Buffon ressemble un peu à une prison parce qu'il y a des barreaux aux fenêtres. Mais à l'intérieur, on se sent bien... enfin, moi, je me sentais bien. A l'abri. J'ai passé là sept années importantes de ma vie. Le proviseur s'appelait M. Orange et il y avait plein de signes cabalistiques derrière son nom, en tête des programmes de distribution de prix. Personne ne comprenait ces signes qui devaient nous révéler que M. Orange, homme dont j'ai conservé un merveilleux souvenir, avait été distingué de différentes façons et ordres tels que : légion d'honneur, palmes académiques et autres titres de gloire. M. Orange, proviseur du lycée Buffon, était assisté dans sa tâche, difficile en temps de guerre, par un censeur dont j'ai oublié le nom mais que nous baptisâmes immédiatement : « Poire blette », parce qu'il avait un gros nez... Un peu moins gros que le mien mais gros quand même. Un surveillant général par corps de bâtiment et d'enseignement (les petits, les moyens et les grands), venait compléter l'arsenal répressif du charmant M. Orange. Le nôtre, le mien, nous l'appelions « Cœur de vache » parce qu'il était vache et même un peu sadique, mais il ne devait pas manquer de cœur car nous apprîmes en cours d'année scolaire son décès sur le ventre d'une prostituée. Aujourd'hui encore, lorsqu'un de mes anciens

camarades de « philo » vient me voir dans ma loge de théâtre, nous finissons toujours par évoquer ce souvenir et on rigole... comme il y a trente ans. Les jeunes gens sont cruels ; les adultes et les vieillards aussi. A cette époque, (1943), les élèves du lycée Buffon présentaient à leurs enseignants des revendications que j'eus la bonne surprise de retrouver dans la bouche des étudiants de mai 68 : les révolutions, comme celles du soleil, sont de grands tours avec retour au point de départ. Finalement les étudiants de 1968 ne sont plus aujourd'hui des étudiants, ce qui pose la question de savoir ce que peut être un syndicat d'étudiants. « Étudiant » n'est pas une profession, encore que certains le restent toute leur vie. Je comprends qu'il existe des syndicats de charcutiers, de cheminots, etc., mais j'ai du mal à imaginer un syndicat d'individus en devenir. Un syndicat de chrysalides : que se passe-t-il lorsqu'elles deviennent papillons ? Que se passe-t-il lorsque l'étudiant de 1968, une fois ses études de droit terminées, devient commissaire de police ?

Revenons à la timidité. Le lycée Buffon, pendant ces années de guerre, était, comme tout bâtiment public, un endroit peu chauffé ou pas chauffé du tout : les professeurs et les élèves gardaient pendant les cours tout ce qu'ils avaient sur le dos et les mains. Je revois encore les gants en grosse laine de notre professeur d'histoire et de géographie, des gants que sa femme avait dû tricoter en détricotant un vieux tricot, car la laine était rationnée. Ils étaient vert perroquet, ces gants, et déchaînaient nos sarcasmes et notre mépris. Le prof avait froid et faisait son cours comme un automate. Nous nous ennuyions ferme avec lui, si bien qu'il était très chahuté : boules puantes,

élèves tombant de leur banc les uns après les autres comme terrassés par l'ennui... Rien ne lui a été épargné. Parfois il enlevait ses gants pour écrire : « Popocatepetl » au tableau noir et nous voyions alors deux grosses mains pleines d'engelures. Vers dix heures, un employé entrait dans la classe pour procéder à la distribution des biscuits vitaminés, privilège accordé par le gouvernement Pétain aux J3. Nous en recevions quatre par bouche adolescente présente. L'employé, en fin de distribution, présentait la boîte au professeur : il plongeait ses engelures dans les vitamines biscuitées et en retirait quatre... Puis deux... Puis encore deux sous les huées des ayants droit. Dans l'ensemble, les professeurs se contentaient de quatre biscuits, certains élégants en prenaient deux avec désinvolture; ceux qui avaient du panache refusaient la faveur et étaient considérés comme des sportifs de la famine. On chuchotait beaucoup sur le trafic des biscuits dans les couloirs et la disparition de boîtes au profit des « profs » que nous n'aimions pas. La plupart des Français étaient obsédés par la nourriture comme ils le seront un jour par le pétrole. Les Allemands régnaient sur un peuple soumis par le froid et la faim : le marché noir sévissait partout, condamné par tous, pratiqué par tous. Un personnage qui prenait tous ses repas dans les restaurants « noirs » était haï et admiré en même temps. Au music-hall, d'excellents chanteurs affichaient une élégance voyante et je me souviens d'avoir plus admiré l'un d'entre eux pour ses chaussures en crocodile que pour son talent. Ils avaient raison car pour nous, à cette époque, qui avions les pieds dans des tatanes (on ne pouvait pas appeler cela autrement) à semelles de bois rigides ou flexibles, la vue d'une paire de souliers en

crocodile portée par un Français des années 40 réchauffait le cœur. Et il n'y avait rien d'envieux dans cette contemplation : je n'ai jamais eu depuis, de chaussures en crocodile, c'était la joie esthétique pure que donne le spectacle du luxe. Que cela soit méprisable est affaire de conscience car alors il nous faudrait mépriser ceux qui viennent admirer les yachts des milliardaires dans le port de Saint-Tropez. On n'en finirait pas de mépriser, ce qui est peu exaltant, mais revenons à la guerre.

Un soir d'hiver – c'est pendant les guerres que les hivers sont les plus rigoureux – donc, un soir d'hiver 1942 ou 1943, je ne sais plus, ma famille venait d'écouter Radio-Paris et Radio-Londres pour essayer d'y voir clair en plein couvre-feu : on frappe à la porte. Le couvre-feu, comme son nom ne l'indique pas, est une interdiction de circuler la nuit venue. Chuchotements dans l'entrée : notre voisin du dessous, fabricant de papier à lettre, et, à ce titre, assez bien placé pour le troc, alors que mon père, entrepreneur de staff, l'est beaucoup moins, nous propose l'achat, à deux familles, d'une mortadelle, sorte de saucisson géant, plus réjouissant par la taille que par le goût. La qualité est assurée mais le prix dépasse, au marché noir, les possibilités d'un ménage bourgeois courant, ce que de nos jours nous appelons « cadre moyen supérieur ». Marché conclu ! Nous vivons une semaine en rêvant à la mortadelle. Un soir, à la nuitée, elle arrive, dissimulée dans un journal, comme un fœtus, et sous l'imperméable en caoutchouc vulcanisé du voisin : elle est exposée sur la table de la cuisine, admirée comme il se doit, et mesurée au mètre de couturière, au millimètre même ; un trait de crayon au juste milieu, un coup de couteau à la Salomon, et la

divine mortadelle s'affaisse lamentablement, révélant la sciure de bois qu'elle contenait. La tête de mes parents ! La tête du voisin ! Je n'ai jamais vu leur équivalent dans un film. Ionesco, je crois, a dit que ce ne sont pas les sociétés qui sont dérisoires c'est l'homme même. Toujours est-il que le troc avait beaucoup d'importance dans la vie du Français de l'occupation : pour un paquet de gauloises, on évitait la queue chez le crémier où l'on ne vendait plus de beurre ; pour du beurre, on pouvait avoir un pneumatique de vélo en caoutchouc synthétique ; pour un saucisson, j'ai eu un pantalon en fibrane qui rétrécissait sous la pluie ; pour une grossesse, on avait un peu de laine à tricoter et le droit de participer aux « goûters du Maréchal » où était servi quelque chose qui avait le goût de chocolat et en était peut-être.

Une de nos voisines en mal d'enfant avait bénéficié de tous ces avantages mirobolants. Hélas, sa grossesse n'était que « nerveuse ». Malgré leurs sciences conjuguées, le médecin et la sage-femme ne s'en rendirent compte qu'au dernier mois : la voisine fut dénoncée à la mairie par d'autres voisines exemptes de maternité, et elle eut quelque mal à prouver sa bonne foi, car la grossesse nerveuse demeure un phénomène troublant et peu explicable à des employés de mairie privés de lainages et de chocolat.

Dans ces ténèbres, un soleil : mon professeur de philosophie au lycée Buffon : M. Georges Perret.

Je revois encore son entrée en scène... car le moment où le « prof » entre pour la première fois dans sa classe au début de l'année, c'est pour lui la répétition générale à la presse. Toute l'année va dépendre de ce contact : l'enfer pour lui, l'ennui pour nous, ou l'amour pour tous. Ce jour-là ce fut l'amour.

Ce tout petit sexagénaire entra de profil et de cour à jardin, je veux dire de droite à gauche, dans la salle de classe et une fois derrière son bureau qu'il dépassait de très peu, nous dit : « Bonjour messieurs ! » Il avait gagné. D'un seul coup la classe n'était plus un conglomérat d'élèves, mais une réunion de disciples. Jamais il ne s'est adressé à nous pendant cette trop courte année autrement qu'en disant : « Messieurs », et jamais nous ne nous sommes sentis ses élèves, mais de jeunes hommes en quête de découvertes. Il était professeur de philosophie et, dès son premier cours, il nous enseignait que la philosophie n'existe pas en elle-même, mais qu'elle est la curiosité même de l'homme. Il nous apprit également que tout système philosophique, une fois admis, était aussitôt attaqué et détruit par le système philosophique suivant... Que la philosophie, c'est justement cette destruction d'elle-même par elle-même, suivie de reconstruction d'elle-même par elle-même. Isis et Osiris quoi !

Toute l'année, il nous ouvrit des portes et nous le suivions, émerveillés. Ouvreur de portes, c'est cela le rôle d'un maître philosophe. Quand il nous parla de Kant, à la fin du cours, nous nous pressâmes autour de lui pour savoir que lire de Kant ; quand il nous parla de Spinoza, nous étions amoureux de Spinoza. Il nous parla de Lanza del Vasto. Je possède encore *Le Pèlerinage aux sources,* acheté à force d'économies d'argent de poche, exemplaire de guerre dont le papier sentait le bois et craquait comme lui. Ce fut le tour de Marx et nous étions tous marxistes ; certains lurent *Le Capital,* ce qui, pendant l'occupation, n'était pas banal ; quelques-uns restèrent marxistes... Nous prîmes feu pour Nietzsche et je lus *Ainsi parlait Zarathoustra*. C'est beau, mais c'est long ! M. Perret était

et est toujours, je l'espère, suisse naturalisé français. Il avait obtenu sa naturalisation en s'engageant dans la Légion étrangère et je me suis toujours demandé quelle figure pouvait faire ce minuscule philosophe parmi les légionnaires barbus.

M. Perret était, je crois, un ami de Bergson. Il nous plaisait tant, notre prof de philo, que nous lui plaisions aussi. Des adultes, de bons apprentis philosophes, voilà ce que nous étions avec M. Perret. Je n'étais pas parmi les plus brillants de ces apprentis et pourtant, au cours de l'année, une de mes dissertations eut le privilège d'être lue à toute la classe. Son sujet était : la timidité. Voilà, nous y sommes ! Je connaissais le sujet à fond : en voici la preuve.

Nous avions tous entre dix-sept et vingt ans, et envie de faire l'amour avec une fille. Ceux qui y étaient parvenus avaient une auréole : cela se voyait et s'entendait à la manière dont ils parlaient aux autres, les puceaux. Moi j'étais puceau : un puceau costaud, champion de basket-ball et de quinze cents mètres, mais un puceau.

J'avais embrassé des filles, j'en avais peloté quelques-unes, mais le spasme... jamais. J'étais un peu comme une bouteille de bière que l'on secoue : il ne faut plus toucher à la capsule.

Les surprises-parties que l'on appelait « surboum » ou « surpettes » me rendaient fou mais sans résultat. Elles étaient drôles, ces surprises-parties pendant la guerre : il n'y avait rien à manger, peu à boire et on dansait au son d'un pick-up sur des airs de jazz. C'était interdit, le jazz, sous l'occupation, et ces rencontres avaient un petit côté clandestin ; d'ailleurs, la danse en public était elle-même interdite et quand les fascistes interdisent, c'est sérieux. On dansait le

« déboîté » et le « Boissière ». Ceux qui ont eu vingt ans à ce moment-là, savent de quoi je parle. Toujours est-il que j'étais puceau quand un copain me dit : « Tu ne sais pas la nouvelle : Marthe Richard veut faire fermer les bordels ! » Le bordel ! le mot était magique pour certains adolescents de mon genre ; c'était l'équivalent de : Porte d'or ! Vice sacré ! Virilité triomphante ! Mille et Une Nuits ! Wagner et ses cuivres ! Alleluia, je suis un homme !

C'est d'ailleurs un très beau mot, bordel, c'est plus beau que moutarde ou caleçon, c'est plus sonore que : « enseignement secondaire » ou « ticket de rationnement », mais ça n'est pas tellement plus musical que « baccalauréat » et, dans mon esprit, les deux choses étaient des examens dont l'issue favorable était également souhaitable. Ma décision fut prise de connaître le bordel avant qu'il ne disparaisse. Mon copain me conseillait : « Il faut aller au meilleur, et le meilleur c'est le « One two two » rue de Provence » — c'est-à-dire le 122, rue de Provence. Il me donna toutes indications utiles : combien cela coûtait à la porte et dans la chambre, et ce qu'il fallait dire pour ne pas avoir l'air idiot. Je fais mes économies et hop, j'y pars.

Et me voilà épiant la porte du « One two two », incapable de faire un pas en avant, m'insultant copieusement de tous les noms à consonance riche de la langue française, et Dieu sait que sur ce point mon père avait su faire mon éducation. Cela devait être un novembre « gadouilleux » de Paris. Le froid pénétrant peu à peu mon pardessus en laine et fibrane (qui m'a fait quatre ans de guerre), en même temps que la gadoue qui s'infiltrait entre les lamelles de bois de mes semelles (on faisait clic clac sur l'asphalte en

marchant) me convainquirent, au bout de quarante-cinq minutes de contemplation du portail du 122, que j'étais vraiment trop con ! Je fonçai. Arrivé au dit 122, un individu, pire, un quidam que j'estimai très laid, entre avant moi. Tout ce qu'il y avait de sentiment esthétique en mon for intérieur, je devrais dire en ma forteresse intérieure, se révolte et me voilà de nouveau arpentant les trottoirs du pâté de maisons. Je me dis que connaître le bordel n'est pas indispensable à ma culture générale et je me réponds immédiatement que ne pas le connaître quand on a décidé, par simple curiosité, de le connaître, n'est pas digne d'un homme dont l'équipe de basket-ball est allée en finale du championnat des « cadets ». Le basket me sauve et je fonce, sûr de marquer un « panier ». Cela me fait gagner cinquante mètres vers l'entrée magique et c'est le point mort. L'aide me vient de mon amour de la musique : je me mets à chanter à l'intérieur de moi-même *Sambre et Meuse ;* j'avance au pas cadencé comme un automate, j'entre. Miracle : je suis au « One two two » !

. . . . . .

M. Perret arrive dans la classe : « Messieurs, si vous le voulez bien, nous allons nous lever et observer une minute de silence à la mémoire de M. Bergson. » Nous nous levons et nous nous taisons pendant une minute devant les yeux de M. Perret. M. Perret ne cille pas ; moi et quelques autres nous avons la larme à l'œil... moi je pleure tout le temps. Même les comiques me font pleurer lorsqu'ils touchent à quelque chose qui me paraît essentiel. Je ne vais plus revoir *La Ruée vers l'or* de Chaplin à cause de cela : je ne sais plus comment sortir du cinéma avec un visage décomposé par les larmes. J'ai vu les *Parapluies de*

Cherbourg à travers des larmes et comme il pleuvait toujours sur l'écran, je ne sais même pas si j'ai vraiment vu le film.

Cette sensibilité est sûrement de la sensiblerie, tant pis pour moi ! En classe de latin j'adorais l'*Énéide* parce que Énée y pleurait tout le temps : chaque fois que Virgile fait parler ce héros sensible, cela commence par : « *Sic ait lacrimans...* » Ce qui veut dire : « Il s'exprima ainsi en pleurant... » Mon père est comme cela, il pleure tout le temps ; avec lui, je suis pourtant très dur, car je me rends compte à ce moment-là que si tout le monde pleurait sans cesse, la société deviendrait trop fluide.

M. Perret, dans les années 40, en France, fait l'apologie de Bergson, philosophe-charnière des temps modernes. Cette charnière, si j'ose ainsi m'exprimer, est celle de la porte faisant communiquer le monde philosophique de la fin du XIX^e^ siècle et les théories ondulatoires de l'univers. Bergson a fait la courte échelle à Einstein. Bergson était juif, Einstein était juif, Christ était juif, Marx était juif : tous les tenants et aboutissants de notre civilisation judéo-chrétienne sont juifs, et M. Perret, tranquillement, dans sa classe du lycée Buffon, au beau milieu du Paris des années de guerre, sans se soucier de la Gestapo, faisait l'éloge d'un philosophe juif, qui venait de mourir de sa condition. Bergson avait arboré l'étoile jaune dès que les autorités allemandes l'avaient exigé, et malgré les sollicitations qui, de toutes parts, voulaient le soustraire à son ghetto parisien, il avait mis son honneur à ne vivre que des rations alimentaires accordées aux juifs. M. Bergson est mort de faim à Paris. Mais je m'égare, revenons à mon bordel.

. . . . . .

Un escalier inondé de lumière ; des rires de femmes ; en bas de l'escalier, derrière une petite caisse, une dame vêtue d'un chemisier de soie noire et d'une jupe plissée de même couleur. Pas de surprise, je paie et je monte... Un étage. La chaleur du lieu, opposée au novembre extérieur, mon émotion... bref, je suis rouge jusqu'à la pointe des oreilles. Je regarde ma montre, je ne sais pas pourquoi ; j'entends une musique enregistrée de style moyen-oriental et je pénètre dans une palmeraie... en plâtre. Au fond de la palmeraie, une estrade illuminée : sur l'estrade, trois dames assez jeunes, assez jolies, vêtues, en quelque sorte, de voiles transparents, s'offrent à mon choix : une blonde, une brune et une négresse. Je suis un peu moite. Une vague de désir me pousse vers la Noire... et je choisis la blonde. Un ascenseur aveugle et capitonné porte notre idylle vers les sommets : « Je m'appelle Claudine et toi tu es puceau ! » me dit-elle en riant. Évidemment je proteste avec énergie, mais comme ce pucelage a l'air de la ravir, je la trouve gentille. L'ascenseur s'arrête mais nous ne sortons pas tout de suite, car dans un bordel bien tenu, personne ne doit rencontrer quiconque dans l'escalier. Et me voilà dans la chambre ! qui n'est pas une chambre, mais une cabine de yacht de grand luxe : il n'y a pas de fenêtres mais des hublots contenant des aquariums agités de poissons vicieux. Les seuls voyeurs, du moins je l'espère, de l'endroit. Pas de sièges, mais des rouleaux de cordage..., etc.

Ce qui m'arrive ensuite est caractérisé par une rapidité de maniement extraordinaire. L'absurdité de la situation commence à m'apparaître mais aussi l'absence de tout érotisme, tenu à l'écart par une hygiène rigoureuse. Le fou rire me prend. Je ne sais plus ce

que la dame m'a fait, je ne sais pas du tout ce que je lui ai fait, mais je sais que j'ai ri tout le temps et qu'à la fin, elle rigolait aussi. Charmante Claudine, je ne vous oublierai jamais. Vous étiez putain de bordel, je suis devenu cabot de théâtre, et nous avons bien ri.

Dehors, le froid me reprend et je ne sais pourquoi, je regarde ma montre : sept minutes, pas une de plus, pas une de moins, s'étaient écoulées depuis mon entrée au « One two two » ! Admirable démonstration de la pensée qui veut que tout existe, sauf le temps. Le temps n'étant, dit Einstein, que l'ordre dans lequel se présentent les événements.

. . . . . .

Deux jours après, M. Perret me remet ma dissertation philosophique sur la timidité : « Messieurs, notre ami Fabbricotti (c'est mon vrai nom) a une idée très originale du timide. Je n'y avais pas encore pensé : « Le timide est un homme qui *se* préfère » !